



# **DES AUBES A NAITRE**

**Claude HERY**

Une mince bordure de Bien autour de l'immense suaire  
du Mal. Nous avons une destinée dont le Diable a fait  
l'étoffe et dont Dieu a fait l'ourlet.

Victor Hugo

Le dernier camion Mercedes Benz fermant la marche du convoi franchissait en cahotant l'entrée principale de la mine. En cette année 1945, cent trente-sept tableaux supplémentaires de grands maîtres venaient de rejoindre le trésor nazi, enfoui profondément dans les galeries. Drôles de galeries pour ces chefs d'œuvre exceptionnels...

Un nuage bleuté nimbait la sentinelle qui se dépêcha de fermer, en les poussant de l'épaule, les lourds battants du portail. L'hiver n'avait pas dit son dernier mot, semant encore, par ci par là, de bien mordantes gelées nocturnes. Hans entendit l'homme arque bouté jurer contre « ces vieux machins puants, et ce froid de chien ! ». Il n'avait pas vraiment fait le compte exact des convois. Celui-là devait être à peu près le vingtième, depuis que les autorités avaient eu la mauvaise idée de transformer la mine de sel autrichienne en un gigantesque coffre-fort d'œuvres d'art. Hans savait bien que les autorités en question n'étaient autres que Hitler et Goering en personne. Deux collectionneurs compulsifs ainsi que leur clique de dignitaires SS. Le Führer ne cachait pas son ambition de faire de Linz, sa ville natale, la future capitale artistique d'une Europe nationale socialiste unifiée, en édifiant le Führermuseum. Un projet démentiel, pour des personnalités hors norme. Il consistait à amasser un véritable trésor culturel et bancaire, pillé par les nazis dans toute l'Europe, surtout juive, avant et pendant la guerre. A l'instar des pillages napoléoniens, lors de la campagne d'Egypte.

L'histoire de cette spoliation remontait à 1933, elle portait un nom officiel, « la Raubkunst » imaginée et organisée par un théoricien Nazi, Alfred Rosenberg. On parlait discrètement de plus de six mille tableaux de maîtres entreposés dans la mine, sans compter les sculptures, l'or et autres objets précieux. « *Une folie de plus que l'on payerait un jour* » pensait Hans amer. Il s'en était ouvert à ses deux compagnons Karl et Ulrich qui, comme lui, appartenaient à la troisième section de la deuxième compagnie. Unité chargée de la sécurité du site. Les officiers n'avaient guère été bavards sur le contenu de leur mission. Personne ne devait entrer ni sortir du site, sans un ordre écrit du commandant de compagnie ou exceptionnellement de son adjoint. Ces consignes formelles étaient appliquées à la lettre, et tout manquement sévèrement puni. On craignait les bombardements des alliés qui s'intensifiaient sensiblement depuis deux ans. D'imposantes batteries anti aériennes protégeaient l'endroit, à la mesure du trésor de ces « pirates modernes » enfoui dans les profondeurs alpines. Des patrouilles régulières sillonnaient les galeries où la température ne dépassait jamais les huit degrés. Ces soldats-là, tenaient davantage de bandits de grand chemin et faisaient une bien drôle de guerre, beaucoup à leur corps défendant.

La mine s'ouvrait sur une montagne encore couverte, çà et là, de longs linceuls de neige. Elle plongeait en son cœur, sur des dizaines de kilomètres. Exploitée depuis des siècles, elle était l'âme même de la petite ville autrichienne d'Altausee. Au cours de cette saleté de guerre, les nazis avaient découvert l'endroit et l'avaient jugé parfait pour abriter leurs pillages en règle,

accumulant peu à peu un butin estimé à plusieurs milliards de dollars. Hans, comme beaucoup de ses camarades n'était pas très fier de participer à ces basses œuvres. Il éprouvait l'amertume et la honte que doivent éprouver les receleurs, victimes malgré eux des brutes qui les terrorisaient. Que dirait-il plus tard à ses petits-enfants quand ils lui poseraient l'incontournable question : « Dis grand-père toi aussi tu as fait la guerre ? ». Non il ne faisait pas la guerre, il était le complice d'une bande de voleurs évoluant au plus haut niveau de l'état. Le simple fait d'évoquer cette infamie était dangereux. Le terrible camp de Mauthausen n'était pas loin, le front russe non plus d'ailleurs. Il avait pressenti que ses deux camarades partageaient la même répulsion que lui pour leur maudite mission. Que de sang et de larmes avaient dû couler pour chacun de ces tableaux arrachés à leurs légitimes propriétaires ! Que d'horreurs subies et de persécutions aveugles ! Il en avait la nausée. Les seuls tableaux dont il disposait chez lui étaient le calendrier des postes et trois cadres contenant des photos familiales, mais c'était son trésor à lui.

Son frère aîné, un enragé de premier ordre, s'était empressé d'adhérer au parti National socialiste. Celui-là n'avait de cesse de le mettre en garde à chacune de ses visites. Aucun commentaire, autre que celui relevant de la vénération, n'était toléré à l'égard de la nouvelle religion du nazisme et de son Dieu vivant, Adolphe Hitler. Un soir, alors qu'ils allaient passer à table, son frère dans un accès de rage avait méchamment giflé son fils au motif qu'il lisait une bande dessinée de Superman. « *Une saleté juive, inspirée par*

*le Golem, ignoble créature d'argile, façonnée par un rabbin pour protéger les juifs de Prague !* ». Avait-il hurlé aux oreilles du gamin terrorisé. Pour un peu ce fou les aurait dénoncés pour incitation des enfants aux lectures subversives. La bande dessinée avait atterri dans le poêle. A ce moment précis, regardant son fils pleurer, Hans s'était senti lâche. Mais l'incident lui avait ouvert les yeux. Son pays courait au chaos, et son frère était tombé comme tous les autres, dans l'hypnose collective. Un peuple entier, lobotomisé levait le bras vers des chimères...

Il remuait ses idées sombres en battant la semelle, comme une vieille lie à moitié incrustée au fond d'une bouteille, quand il entendit une porte claquer dans le poste d'entrée. On venait. Il redressa sa position, affermit la crosse de son fusil dans sa main, et se prépara à se mettre au garde à vous. Jamais il n'avait autant présenté les armes et salué depuis qu'on lui avait affecté cet uniforme miteux, dont le tissu râpeux le démangeait. De grosses huiles étaient arrivées depuis peu dans la plus grande discrétion. Fuite, repli, organisés ? On parlait de Kaltenbrunner le chef de la gestapo et de Eichmann lui-même. Ceux-là ne sortaient pas des appartements dans lesquels ils étaient confinés, bien trop occupés à organiser leur exil à l'étranger, en puisant sans vergogne dans le trésor volé des nazis.

Hans s'était juré de ne plus saluer personne après cette fichue guerre. Elle ne le concernait pas et se terminerait bientôt par la défaite de la grande Allemagne. Par la déroute totale du grand Reich. Il sourit à cette pensée ; la guerre terminée, il espérait

pouvoir reprendre au plus vite son petit commerce de cordonnier. Surtout il se réjouissait de retrouver Ushi sa femme et leurs trois enfants. Ceux-là lui manquaient au-delà de l'imagination. Penser à sa famille était toujours douloureux pour lui, d'autant qu'il les savait dans le dénuement à cause de cette sale guerre. Il imaginait avec amertume leur faim, leur froid, leur peur et il ne pouvait rien pour eux. Un vieil oncle, qui tenait une petite ferme au village, leur passait de temps en temps quelques légumes et des œufs. Une maigre consolation pour leurs estomacs torturés. Au moins les siens étaient dans un secteur épargné par les bombardements anglais. Il avait appris que pour la seule ville de Dresde, ces bombardements avaient fait trente-cinq mille morts, l'horreur... Tous ces pauvres gens innocents, pulvérisés par la bêtise humaine. Eh oui dans toute guerre il y a de la bêtise des deux côtés, et beaucoup de fautes de frappe dans cette page d'histoire... Tout ce gâchis lui donnait la nausée. L'épilogue arrivait enfin...

Deux hommes approchaient, ils marchaient vite et l'ignorèrent royalement, malgré un garde à vous aussi impeccable qu'inutile. Le plus grand était l'Oberleutnant Meister l'adjoint au commandant de compagnie, le second était un civil. Pas n'importe quel civil, un type massif à la gueule carrée, enfermé dans un long imperméable noir. Il tenait de la main droite un porte document aussi renflé que lui. « *Sûrement un personnage important pour que le lieutenant ne s'intéresse pas à moi* », pensa Hans. Un dignitaire nazi ou quelqu'un de cet ordre. Cette indifférence était d'autant plus surprenante que ce salaud d'Oberleutnant

ne manquait pas une occasion de rabrouer ses hommes. Tous les prétextes étaient bons, mauvaise tenue vestimentaire, rasage imparfait, traces de graisse sur le canon du fusil... Autant de vétilles qui devaient lui donner de l'importance, l'importance du chef. Lui, avait laissé son bras gauche dans les ruines de Stalingrad. On lui avait donné une belle médaille pour "remplacer son bras", et ce con en était très fier. C'était bien la première fois que l'officier n'avait aucun reproche à formuler au soldat Hans Boehler.

Une escadrille de la « nachtjagd », la chasse de nuit, passa à basse altitude. Des Messerschmitt, qui allaient en découdre avec les bombardiers anglais pensa Hans. A quoi bon ! La guerre était perdue et l'Humanité n'en sortait pas glorieuse. Elle n'en finirait pas de compter ses soixante millions de morts.

Dans dix minutes son quart prendrait fin, Hans rejoindrait enfin ses camarades au dortoir. Les copains, comme chaque soir, auraient enfumé les lieux et tiendraient des cartes crasseuses dans leurs mains. Il tolérerait mal toute cette fumée et l'odeur âcre des hommes. Il traverserait le nuage malodorant puis il ouvrirait son placard pour y ranger son « déguisement de soldat ». Là, sur la porte en bois, il regarderait longuement la photo punaisée de sa femme et de ses enfants prise dans une fête foraine de Mayence au printemps 1938. Des temps difficiles marqués par la privation mais aussi par le bonheur d'être ensemble. Iraient-ils encore dans une fête comme celle-là ? Il n'osait l'espérer. Son atelier aussi lui manquait avec ses odeurs de sciure, de colle, de cuir et son petit poêle à bois qui ronronnait les jours d'hiver.

Au loin, la montagne obscurcie résonnait encore des grincements et des soupirs métalliques, poussés par les « camions voleurs » qui dévalaient les pentes, en faisant glisser des cailloux dans les précipices.

Dans le bureau du Major Eichmann l'ambiance était glacée. Un seul homme était assis, le civil à l'imperméable noir. Trois officiers lui faisaient face, visiblement pétrifiés par l'homme autant que par le discours tenu. Le SS-Standartenführer Otto Krikhann tapait du poing sur la table et vociférait.

- Ce sont les ordres, je ne vous demande pas votre avis, compris ! Huit bombes aériennes seront déposées dans le puits de mine principal la semaine prochaine par une section du génie de la 13<sup>ème</sup> division SS Handschar. Vous devrez leur apporter toute l'aide et l'assistance dont ils auront besoin. Faites attention, ces gars-là n'ont plus du tout envie de rigoler. Le nom de code de cette opération est « *Néron* ». L'objectif est d'empêcher les forces alliées de s'emparer du trésor du Reich. Avant de venir, j'ai pris contact avec le Gauleiter Eigruber, il m'a assuré de son total soutien.

- Mais, comment ! Le Major, blême, tentait une ultime répartie, il ne voulait pas perdre la face devant ses subordonnés. L'autorité brutale du SS, si elle l'impressionnait encore, n'avait plus la même portée qu'au début de la guerre. Berlin était à présent à portée des canons de l'Armée rouge. La débâcle avait empiré, le Führer en était à pratiquer la politique de la terre brûlée.

- Vous osez discuter les ordres Major Eichmann ! Un mot encore et je vous fait fusiller ! Vous savez que

j'en ai le pouvoir ! Maintenant, veuillez faire préparer mes appartements, je pense rester votre hôte jusqu'à l'accomplissement de la mission ! Plus de mine, plus de tableaux, plus de sel, ha ! ha ! Les autrichiens s'en passeront bien pour un petit moment. Il fut le seul à rire. Puis, s'arrêtant subitement, il fixa le major d'un regard glacé.

Les paroles prononcées et la froideur du regard constituaient à eux seuls une menace de mort. Le SS élargit la fente entre ses lèvres, c'était sa façon très personnelle de sourire. L'officier avait beaucoup de sang sur les mains. Le major rectifia la position et claqua des talons avant de sortir sans regarder son interlocuteur. Les deux autres officiers étaient littéralement en apnée. L'Oberleutnant n'entendit pas tout de suite le colonel qui lui demandait une cigarette. Revenu de sa pétrification, il s'empressa de sortir son paquet et son briquet, et de les mettre dans les mains du SS. Les jours à venir allaient être terribles. L'autre émit un grognement en guise de remerciement, empocha le paquet et rendit le briquet.

Les pilliers d'Etat sentaient bien le vent tourner, nombre de dignitaires SS cherchait à se débarrasser ou à cacher leur « butin » de guerre, dans des endroits improbables, comme des mines de sel, ou même au fond d'un lac.

XXX

« *Exactement comme je l'avais imaginé* », pensa

Hans en ouvrant la porte du dortoir. Quatre de ses camarades, en tricot de corps, jouaient aux cartes et fumaient abondamment. Les autres lisaient ou, allongés sur leur lit, somnolaient. Comme chaque soir, la fumée de tabac et du poêle à bois, ne parvenait pas à couvrir l'odeur âcre de la sueur humaine. Quel paradoxe, les gardiens d'un fabuleux trésor vivaient dans un endroit miteux, bourré de courants d'air, rongé d'humidité crasse. Les hommes tournèrent la tête vers le nouveau venu.

- Tiens, c'est Hans, il a fini sa garde ! Salut mon gars, tu veux une bière ? demanda Ulrich en plissant les yeux gênés par la fumée de sa cigarette.

- Avec plaisir, j'ai le gosier aussi sec que le cœur de cet abruti de Meister ! répondit Hans avant de se diriger vers son placard. Sans laisser aux autres le temps de répondre, il reprit aussitôt :

- Au fait j'ai vu Meister avec un drôle de type ce soir, ils allaient vers le bureau du major. Ce con ne m'a même pas regardé, vous vous rendez compte !

- Pas possible ! Il ne t'a fait aucun reproche ? Alors, c'est qu'il se passe des choses pas ordinaires, ou que tu es devenu le parfait soldat. C'était qui ce civil avec lui ? questionna Ulrich tout à coup intéressé.

- Un drôle de civil avec une sale gueule carrée, un long imperméable noir et des yeux de tueur.

- Gestapo ? suggéra Karl en levant un sourcil et en retournant ses cartes sur la table.

- Non je ne crois pas, je dirais plutôt " une grosse légume " de la SS en tournée d'inspection. Ils rôdent de plus en plus près du butin, répondit Hans en passant sa main sur la photo du placard.

Ulrich posa également ses cartes, la partie était suspendue. Un joueur en soupira de dépit, il avait une bonne main. Karl siffla entre ses dents ; l'allusion à la présence d'un SS de haut rang dans le camp l'intriguait réellement.

- Ça sent le sauve qui peut cette histoire ! J'en aurais le cœur net demain. Je tirerai les vers du nez à ce « bouffe crayon » de Fritz dit Ulrich en se levant pour aller chercher la bière proposée à Hans. Le Fritz en question n'était autre que le secrétaire particulier du Major. Il était au courant du moindre événement entrant dans la bonne marche du camp. Sans compter "ses connivences " avec quelques bons bougres d'Altausee. Ulrich l'avait surpris un jour dans des opérations de troc avec ces types. Opérations qui consistaient pour Fritz à prélever des provisions au magasin du camp qu'il vendait au prix fort - ou échangeait - aux civils. Son petit commerce, qu'il qualifiait « d'humanitaire », devait être florissant et juteux. Il devait l'être à en juger par les prélèvements de plus en plus conséquents effectués dans les réserves du magasin. Depuis la mise à jour de son petit trafic, il ne pouvait plus rien refuser à Ulrich. Sa générosité forcée avait sensiblement amélioré le quotidien d'Ulrich et de ses camarades. Un mot de ce dernier et le pauvre secrétaire irait mourir sur le front russe...

- Pervitine ? demanda Ulrich à l'attention de Hans.

- Surtout pas, ras le bol de cette saloperie ! répondit vivement ce dernier.

La pervitine était une sorte d'amphétamine utilisée par l'armée allemande pour doper ses soldats. A chaque guerre sa drogue « du courage » ...

Un soldat de la chambrée occupé à lire une lettre, se redressa sur son lit et s'écria :

- Vous vous rendez compte, les gars ! Il paraît que depuis le début de l'année, le nombre des suicides dans l'armée et chez les civils a considérablement augmenté. Ces cons, ils chient dans leur froc ! Moi ça me va, bientôt la quille les gars ! Ma ferme et mes vaches m'attendent.

- Ne te réjouis pas trop vite Peter, quand cette saloperie de guerre sera finie, nous aurons tous à rendre des comptes. N'oublie jamais que nous avons gardé un trésor volé par des nazis. Les yankees, mais surtout les russes, ne feront pas la différence avec nos camarades combattants. Et toi, comme les autres, tu ne pourras pas dire « je ne savais pas ». Notre glorieuse armée va devoir assumer toutes les saloperies qu'elle a semées dans toute l'Europe. Crois-moi, les autres, ceux qui arrivent, ne vont pas nous féliciter pour ça ! répondit Hans amer en tournant le dos au soldat.

- Exact Hansi, il va falloir payer l'addition. Vous savez ce que l'on dit à propos des gentils russes qui arrivent ? demanda Karl en pivotant sur sa chaise.

- On dit que leurs premières lignes sont constituées de fous furieux, des cosaques complètement déjantés, violeurs pilleurs, bouffeurs d'enfants et le reste.

- Propagande de ce cher Goebbels, comme toujours ! le coupa Ulrich. Ils veulent que les camarades se battent jusqu'au dernier pour protéger les civils et leurs familles. Tu parles d'une connerie !

- En attendant, bois ta bière, et viens jouer avec nous. Je te rappelle que tu me dois déjà trois cartouches de cigarettes ! lui répondit Karl, en revenant

à ses cartes.

Déjà le crépuscule, comme une marée sombre, glissait sur les flancs de la montagne. Les hommes fatigués allaient s'abrutir de jeux, de bière et de mauvais tabac jusqu'à une heure avancée de la nuit. Puis viendrait le sommeil dans des lits inconfortables et humides, il serait troublé pour beaucoup. La nuit accentuerait les morsures infligées à ces hommes, l'éloignement de la femme, de l'enfant, celle et celui que l'on appelle dans ses rêves ou ses cauchemars. Les sursauts d'une guerre qu'on allait perdre, les dangereuses incertitudes des lendemains de défaite. Bref, les hommes allaient sombrer dans deux nuits sans lune. Dans les Etats-majors, jusqu'au bunker du Führer, on dormirait mal également.

Ulrich avait vu juste, il régnait dans le camp une atmosphère de peur, presque de pré panique. Les SS surtout, étaient très nerveux. Il avait dû menacer sérieusement ce bon vieux Fritz pour qu'il se mette à table. Le secrétaire avait fini par révéler l'identité du visiteur civil de la veille, un certain Otto Krikhann, colonel SS de son état. Quand Ulrich avait voulu savoir pourquoi ce type était venu au camp, Fritz s'était littéralement effondré. Non il ne devait pas, il ne pouvait pas parler, c'était une question de vie ou de mort.

- La mort ! mais elle t'attend à Berlin devant les divisions russes de Joukov, tu le sais ça ! l'avait menacé Ulrich, bien que jamais il n'aurait pu envoyer un camarade à la mort. L'autre avait mis dix minutes avant de craquer et de lui révéler que Berlin venait d'ordonner la destruction de la mine et du Trésor de

guerre.

- Quoi ! s'était écrié Ulrich stupéfait.

- Ordre personnel du Führer, l'opération porte le nom de code « Néron » elle est pilotée par Bormann lui-même ! avait gémi Fritz en baissant la voix et en regardant autour de lui. Si le Colonel SS avait pu entendre ses confidences il l'aurait, sur le champ, tué d'une balle dans la tête.

Le soir, avant l'extinction des feux, Ulrich entraîna ses deux amis hors de la chambrée dans un endroit discret. Il leur apprit la nouvelle recueillie le matin même. Les deux autres aussi sidérés que lui gardèrent le silence. Une patrouille arrivait, ils firent mine d'allumer des cigarettes, et eurent quelques mots pour les soldats qui descendaient dans le puits. L'information était énorme, un quasi aveu de déroute du Reich.

- C'est comme je vous le dis, ces cons vont tout faire péter. Pffft, des milliards enfouis dans le sel de la montagne et détruits à jamais !

Ulrich jeta ses bras en l'air pour signifier l'évaporation brutale du trésor.

- Mais ils n'ont pas le droit ! se plaignit Hans un peu naïvement.

- Le droit, il y a longtemps qu'ils ne l'ont plus pour eux ! D'ailleurs, l'ont-ils jamais eu ? On dit que le père Adolphe est devenu fou, il vire ses meilleurs généraux, il invente chaque jour dix nouvelles divisions. Non les amis, plus j'y réfléchis et plus je suis convaincu que nous ne pouvons pas laisser faire ça. Nous serions complices d'un crime majeur. Il nous faut agir le plus vite possible ! lança Ulrich avec détermination. Il voulait les convaincre que le fait d'empêcher la destruction du

trésor serait leur ultime chance de rédemption. Ses amis groupés autour de lui hochèrent la tête, Ulrich lisait la perplexité dans leurs yeux. Ils attendaient d'en savoir plus.

- D'accord avec toi, mais que peuvent trois pauvres trouffions comme nous, contre le reste des restes de l'armée allemande ? murmura Karl en accompagnant ses paroles d'un geste d'impuissance. Il se tut un instant et reprit :

- Et puis, vous le savez comme moi, Altausee n'est pas le seul dépôt d'art du Reich. Les nazis en ont caché un peu partout, dans d'autres mines, dans des châteaux et même dans des musées. Alors comment éviter toutes ces destructions ? Ou toutes ces disparitions ? Un carnage se prépare, il se rajoutera aux autres, l'addition sera lourde pour le grand Reich.

- J'ai peut-être un début d'idée, dit Ulrich qui prit les deux autres par les épaules.

- On va une fois de plus se servir de notre ami Fritz.

- Hein, lui ! Mais comment ? Et s'il nous dénonce ? objecta Karl.

- Nous dénoncer ! Tu rigoles, il ne fera jamais cela, il a bien trop la frousse. Mon idée est de lui demander de faire parvenir un billet écrit pour les civils d'Altausee. Ceux-là, quand ils apprendront qu'Adolphe veut détruire leur mine, leur gagne-pain depuis toujours, ne resteront pas sans rien faire. Je suis certain qu'ils vont s'organiser avec la résistance du coin pour empêcher la destruction des puits.

- Ça se tient comme idée, Uli ! reprit Hans qui connaissait l'attachement des villageois pour leur mine.

- Et si tu veux bien, je vais y rajouter la mienne.

- Dis toujours Hans ! l'invita Ulrich, trop heureux que son idée soit retenue sans réserve.

- On pourrait peut-être mettre une partie du trésor, une toute petite partie, à l'abri nous-mêmes !

La suggestion de Hans était tellement énorme qu'elle mit plusieurs secondes à être assimilée par les deux autres. Karl secoua la tête pour se reprendre et dit :

- Hans, te rends-tu compte de ce que tu dis ? Le trésor c'est plus de six mille tableaux, des milliers de sculptures, des quintaux d'or et tout le reste !

- Et alors, on pourrait très bien en mettre trois ou quatre caisses de côté. Vous savez bien que ce bon vieux docteur Reimer ne sait plus exactement ce qu'il a en stock. Il en est arrivé tellement qu'il n'a pas eu le temps de mettre de l'ordre dans ses fiches. On m'a même dit que toutes les arrivées n'étaient plus consignées.

- Oui, c'est vrai que depuis plusieurs semaines l'organisation s'est pas mal relâchée. Mais comment et pourquoi veux-tu détourner ces caisses ? demanda Ulrich sur la réserve.

- Comme monnaie d'échange par exemple. C'est vrai on ne sait pas ce qui nous attend avec cette fichue guerre. Comment les alliés vont ils se comporter avec nous ? Qui sait si des représailles ne vont pas se faire contre tous ceux qui auront contribué à piller les richesses de l'Europe. Représailles qui frapperont aussi les receleurs que l'on nous accusera d'avoir été ? Enfin, comprenez qu'aux yeux des libérateurs, nous passerons pour des « sauveurs de la culture européenne ». On doit faire vite, ils seront là dans quelques jours.

- Des amateurs d'art, nous ! Laisse-moi rire ! ricana Karl.

- Non, pas ça, mais des soldats qui auront désobéi aux ordres inspireront peut-être un peu plus de clémence que les autres, vous ne pensez pas ? Le moment venu, nous n'aurons qu'à déposer les armes et à nous constituer prisonniers, répondit Hans convaincu.

Ulrich et Karl se regardèrent un moment, finalement les arguments présentés par Hans n'étaient pas dénués de fondement. Combattre avec la certitude d'être vaincus ne les enchantait pas du tout. Et puis, en fin de compte, si le trésor devait être détruit, autant essayer d'en sauver une partie même minime. Mais l'opération se révélait au moins aussi ardue que dangereuse. Surtout elle devait se faire rapidement, avant une semaine. Quand les SS seraient là avec leurs bombes, il ne serait plus question d'approcher l'entrée de la mine. Le problème du mode opératoire ne serait pas simple à résoudre. Comment détourner ces caisses si bien gardées ? Faudrait-il les cacher dans le camp ou à l'extérieur ? Agir de nuit serait préférable, mais comment ?

Ulrich allait parler de tout ça, quand un froissement de feuilles écrasées les alerta instantanément, tous les trois l'avait distinctement entendu. Quelqu'un foulait des feuilles mortes, tout près. D'instinct ils s'accroupirent et ne bougèrent plus, un homme passait tranquillement. C'était le colonel SS, il avait relevé le col de son imperméable et fumait en marchant d'un pas tranquille. Il s'en fallu de bien peu pour qu'il ne découvre la présence des trois hommes. L'idée qu'il eut pu

entendre leurs paroles « subversives » leur donna froid dans le dos. Le grand type s'éloigna tranquillement, l'air préoccupé. Alors, sans se consulter davantage, ils regagnèrent la chambrée et se glissèrent en silence dans leurs lits humides. Ils auraient la nuit pour réfléchir. Chacun sentait qu'un tournant décisif allait être pris dans leur vie. La destruction des œuvres d'art marquait la défaite inéluctable de l'Allemagne. Cette nuit-là, personne ne dort, le trésor tourne dans les têtes, tel un derviche d'or inaccessible.

Si ces hommes avaient pu savoir que l'idée de s'approprier une part du Trésor avait également germé dans l'esprit du Standartenführer Otto Krihann et que leur conversation n'avait pas été si secrète que cela, ils auraient déserté sur le champ pour sauver leur peau...

XXX

Soixante ans plus tard dans la ville de Salzbourg en Autriche, un homme seul sortait de la gare centrale. Avec son mètre quatre vingt dix il dépassait d'une bonne tête la masse des voyageurs. A voir ses longues enjambées et la façon qu'il avait de jouer des épaules dans la foule, on le sentait très pressé. Contre toute attente, il remonta la file des taxis et se jeta dans le premier, ignorant au passage les cris de protestation d'une vieille dame. L'homme pressé affichait une petite cinquantaine soignée, mince et svelte, cheveux courts, menton volontaire, sac à dos... Tout du type qui ne se laissait pas aller, genre sportif assidu. Le chauffeur de taxi parut un peu surpris quand il lui indiqua une adresse au centre-ville, à peine à quinze minutes à pied. La ville en cet été 2005, aux premières heures de l'après-midi était magnifique, ce n'était pas pour rien qu'on la surnommait la « Rome du nord ». Une vieille et élégante dame qui portait bien ses treize siècles d'existence. Ses colliers de rues parées d'enseignes stylisées en fer forgé, ses modèles architecturaux aussi inattendus que variés, racontaient l'histoire des hommes depuis le moyen-âge. Une vieille forteresse, sentinelle la plus grande d'Europe, également multi séculaire, veillait sur la ville depuis les hauteurs. La voiture taxi passa en souplesse devant la tour de l'Horloge du vieux centre, puis devant la somptueuse cathédrale du Dôme avec ses trois portails. L'homme n'avait cure de ces beautés culturelles et gardait les yeux rivés sur son téléphone portable. Moins de dix minutes plus tard, le chauffeur arrêta son véhicule

devant une imposante maison bourgeoise. La course était doublement inintéressante pour lui. Elle ne rapportait rien et en plus, le client ne lui avait posé aucune question sur sa belle ville. Il en connaissait pourtant toute l'histoire et le moindre recoin. Même pas un mot à propos du génie Salzbourgeois Mozart, orgueil de la Cité. L'homme pressé lui jeta un billet de vingt euros et sans attendre sa monnaie, il se précipita à l'extérieur où il entreprit de marcher d'un bon pas le long du trottoir. Le chauffeur de taxi maussade détourna la tête et prit la direction de la gare. *Celui-là n'est pas un client comme les autres* pensa-t-il en regardant le type s'éloigner rapidement. Il allait devoir se remettre dans la file et attendre un autre client plus « intéressant » du moins l'espérait-il.

Ce que le brave chauffeur ignorait, c'était que l'homme en question n'était pas tout à fait n'importe qui. Un ancien d'Eko Cobra, les forces spéciales autrichiennes. Surentraîné et surtout habitué à conserver son sang-froid dans toutes les situations de crise. Il avait fait ses preuves dans l'unité d'élite, jusqu'au jour où « l'on » avait décidé de le tenir à l'écart pour une intervention jugée « trop musclée ». Un braqueur, preneur d'otage, abattu au milieu des clients d'une banque. Il paraît qu'il aurait dû négocier avant... Soutenu par sa hiérarchie, mais désavoué par les autorités judiciaires, il avait dû céder et « prendre du recul ». Depuis, il vendait « ses services », un peu comme le ferait un détective dûment enregistré au registre professionnel. Lui ne l'était pas, il travaillait en off et en solo. Malgré tout, il restait fidèle à l'esprit de l'insigne qu'il avait porté vingt-cinq ans durant. Le glaive entouré de deux flammes, sur lequel

s'enroulait un serpent. Tout un programme...

Cette fois il venait à Salzbourg, à la demande de quelqu'un qui était un peu plus qu'un simple client. L'homme qui l'avait contacté s'appelait Ulrich Steiner, un ancien commissaire de police, avec lequel il avait travaillé sur plusieurs affaires sensibles. Au téléphone son interlocuteur lui avait avoué, sans émotion, être sur le point de mourir. Une saloperie de cancer qui lui laissait maintenant un très court répit. « *J'ai une confession de la plus haute importance à te faire, dépêche-toi surtout !* », lui avait-il dit dans un souffle rauque et las, avant de couper la communication. Bien sûr, en professionnel qu'il était toujours, Erik, c'était son prénom, ne s'était pas fait déposer par le taxi à l'endroit où il se rendait. Un des principes de sécurité auquel il s'astreignait toujours, une déformation professionnelle qui consistait à ne pas se laisser tracer. Il s'arrêta, se retourna rapidement, scruta la rue puis les passants. Alors seulement, il se décida à sonner à la porte d'un immeuble cossu. Le fronton imposant était dominé en son centre par une tête de bouc, des moulures représentant des feuilles d'acanthé couraient de part et d'autre. Un concierge rougeaud finit par ouvrir un battant de la lourde porte.

- C'est pourquoi ? asséna-t-il au visiteur. Un peu court en guise d'accueil pensa Erik nullement impressionné par le ton bourru du bonhomme.

- C'est pour une visite, je suis attendu ! répondit Erik sur le même ton.

Son regard dut être suffisamment persuasif car l'autre le laissa entrer sans poser plus de questions. Il y avait des gens comme cela, qu'on ne contrariait pas.

Lorsque Erik se trouva en présence d'Ulrich, il fut surpris par l'aspect physique de l'homme. Plus rien à voir avec le chef de police qu'il avait connu et côtoyé des années auparavant. Ce dernier avait tout d'un squelette que l'on aurait affublé d'un vieux pyjama bien trop ample pour lui. Dans la chambre immense, décorée d'une vieille tapisserie couverte de fleurs qui semblaient fanées, l'homme gisait dans son lit, bien trop grand pour lui. Il parlait à une jeune femme, ou plutôt il lui murmurait des paroles confuses. Erik s'approcha, légèrement incommodé par une odeur d'éther et de vieux. Sur la table de nuit était posé un masque à oxygène relié par un long tuyau à une grosse bouteille. Il trônait au milieu de flacons et de boîtes de médicaments. *La triste panoplie du mourant* pensa Erik, en esquissant un petit sourire au malade. En face du lit, sur une belle commode en noyer, se trouvaient trois cadres contenant de vieilles photos. Erik n'eut pas le temps de les examiner, il fut interrompu dans son inspection des lieux par la voix chevrotante du malade.

- Erik, enfin tu es là ! Ulrich lui tendait un bras totalement décharné, les deux hommes s'effleurèrent les mains. Il y avait longtemps que le vieil homme ne pouvait plus rien serrer.

- Je te présente ma fille Frauke, le seul trésor que m'a laissé ma pauvre Gisela. Elle est venue s'installer provisoirement chez moi, pour « m'accompagner » vers la sortie. Toi, je ne te présente pas, je lui ai déjà parlé de toi. Elle sait tout. Elle connaît même le motif de ta venue auprès d'un vieux mourant comme moi. Assieds-toi je t'en prie, j'ai beaucoup de choses à te dire, enfin à vous dire à tous les deux. Hélas il ne me reste plus

beaucoup de temps.

Le vieillard se tut pour reprendre son souffle. Sa fille tourna la tête vers Erik et sourit légèrement. « *Si cette femme a le tempérament de son père, je ne dois pas beaucoup l'intimider* » pensa Erik, en soutenant le regard de la femme. Il aurait préféré qu'Ulrich ne parle pas de lui. Frauke ne devait pas avoir plus de quarante ans, plutôt jolie et bien faite de sa personne. Son regard félin coula sur elle, elle le sentit et fit mine d'en être agacée. Les ailes de son nez se pincèrent à deux reprises, ses sourcils se soulevèrent. Il ne la quittait pas des yeux. Elle devina chez cet homme quelque chose de singulier. Il n'était pas comme le commun des mortels, quelque chose la dérangeait. Son regard, la couleur gris-bleu de ses yeux, son silence peut-être. Elle ne pouvait pas définir l'origine exacte se son malaise. Erik lui s'interrogeait, « *Pourquoi son père lui a t'il parlé de moi ? Pourquoi veut-il qu'elle et moi entendions sa confession ? Quelle sorte de lien veut-il créer entre nous ?* ». Autant de questions qui traversèrent son cerveau en quelques secondes.

Le vieux, en soupirant, ramena l'attention des deux autres vers lui. Son regard creux alla de l'un à l'autre. Ça y était, il allait parler. D'instinct Erik mit la main dans sa poche, toussota et en profita pour enclencher son enregistreur.

- Lors de cette foutue guerre, beaucoup disent « la dernière » ils sont optimistes, j'ai été affecté en Autriche à Altausee. J'ai honte d'avouer que c'est mon frère, ce farouche partisan du national-socialisme, qui est intervenu pour m'éviter le front de l'est et sûrement la mort. Ainsi j'ai servi dans une unité chargée de garder

une mine de sel et oui c'est bien étrange n'est-ce pas ? Encore que des mines de sel il y en a pas mal chez nous. Le problème, était que cette mine ne servait pas seulement à extraire du sel, elle avait été transformée en coffre-fort par les nazis. Ils craignaient que les bombardements alliés ne viennent détruire le fruit empoisonné de leurs rapines criminelles. Des voleurs et des assassins, voilà ce qu'étaient nos glorieux stratèges, nos héros du grand Reich...

Le vieil homme poussa une sorte de grognement guttural qui se voulait un ricanement. Erik et Frauke attendirent patiemment qu'il reprenne le fil de son discours. Une pendule, sûrement au salon, sonna trois coups sourds.

- Trois coups, trois amis, le temps nous assassine aussi... Le balancier est là au-dessus de moi, c'est le couperet impitoyable auquel nous avons tous droit... Le vieux délirait, ses phrases étaient hachées. Erik craignit un instant qu'il ne puisse poursuivre le fil de son récit. Il fut soulagé quand enfin Ulrich retrouva sa lucidité et reprit son histoire.

- Heureusement pour moi j'avais là-bas deux bons camarades, aussi peu zélés que moi pour leur mission de garde. Nous étions entourés de dangereux fanatiques qui n'auraient pas hésité une seconde à tuer n'importe qui sur ordre, ou simplement par amusement. Les mois se succédaient, monotones et tristes, rythmés par l'arrivée de convois de camions bâchés, autour desquels s'affairaient une petite armée de manutentionnaires. Ceux-là déchargeaient des caisses plus ou moins grandes et lourdes qu'ils entreposaient sur des chariots. Direction les galeries et le petit train.

Ces caisses étaient conservées sur des étagères dans d'immenses chambres. On a évoqué la présence de plus de dix mille tableaux de maîtres dans cet antre d'Ali Baba... grognements... Mais, hélas, je ne les ai jamais comptés... Nouveaux grognements en guise de rires.

L'image d'Ali baba et des quarante voleurs était assez bien trouvée pensa Erik en souriant au vieux. Il n'ignorait pas cette histoire de trésor volé par les nazis, une saloperie de plus à mettre à l'actif du Grand Reich.

- On parlait beaucoup du plus célèbre d'entre eux, le retable de Gand, l'Adoration de l'Agneau mystique, peint par Hubert et Jan van Evck en 1432. Ce tableau constituait, selon les spécialistes, la plus grande œuvre d'art de la Belgique. Mais il y avait aussi de magnifiques sculptures comme la Madone en marbre de Notre-Dame de Bruges, chef-d'œuvre de Michel Ange. Des trésors inestimables que nous devons garder sans poser de questions. Enfin, et nous l'avons su plus tard, il y avait de l'or, beaucoup d'or, des pièces, des lingots frappés à l'effigie du grand Reich. Et vous savez quoi ?...

Le vieil homme se tut, poussa un soupir et ravala une sorte de sanglot.

- Une grande partie de cet or, avait été fondu et moulé avec les bijoux et les dents en or, arrachés aux juifs dans les camps... des dizaines de tonnes d'or. Un jour, des envoyés de l'ignoble Bormann sont venus pour rafler plus de deux mille deux cents pièces d'or. Les salauds venaient taper à la caisse pour organiser leur fuite. Et nous, nous étions au garde à vous devant ces ordures. Puis vint le moment où un colonel de la

SS, il s'appelait Otto Krikhann, vint voir le chef du camp pour lui annoncer que le Führer avait lancé « l'opération Néron ». Elle consistait à pratiquer la politique de la terre brûlée, ce qui revenait à détruire la mine et le trésor avec. On a dit plus tard que Hitler avait fait annuler cet ordre, ça je ne peux pas le confirmer. Donc, au bout de quelques jours, nous avons vu arriver des camions contenant des bombes, on les a stockées devant l'entrée principale de la mine. J'ai même passé une nuit à les garder. Cette nuit là où j'ai eu si froid, l'idée de faire péter ces saloperies et moi avec, m'est venue. Je n'étais guère courageux à cette époque, mais je crois bien que j'aurais donné ma vie pour empêcher ce massacre. Ulrich s'arrêta de parler et fit signe à sa fille.

- Ma Frauke, peux-tu me chercher un verre d'eau s'il te plaît ? La femme se leva et disparut dans la cuisine. Le vieux fit signe à Erik de s'approcher. Il baissa le ton de sa voix pour lui parler.

- Et maintenant Erik, coupe ton enregistreur, ce que je vais dire ne peut et ne doit absolument pas être tracé. De toute façon, je t'ai préparé une lettre qui t'expliquera tout ce que tu dois faire. N'oublie surtout pas de la brûler après l'avoir lue, car dès ce moment, ta vie sera en danger.

Le vieux avait encore de bons restes, il avait, malgré la débilité due à la maladie, capté le mouvement fugitif d'Erik lorsque celui-ci avait actionné son appareil. La femme revint avec son verre d'eau, et le porta aux lèvres de son père. Ulrich fit mine d'en boire une petite gorgée et reprit la parole.

- Donc les carottes étaient cuites pour le Grand Reich,

il fallait pratiquer la politique de la terre brûlée. Les bolcheviks comme les alliés ne se gaveraient pas des richesses allemandes, industrielles et culturelles. Le soir même où j'appris les intentions des saboteurs, je réunis mes amis Hans et Karl dans un endroit discret et je leur confiais la nouvelle. D'abord choqués comme moi, les camarades proposèrent d'alerter la résistance autrichienne pour tenter un ultime sauvetage du trésor. Hans proposa même de détourner une petite partie du trésor, en guise de monnaie d'échange de notre libération, avec les alliés qui arrivaient. On pria pour que ce soit les Américains car les Russes eux ne feraient pas de cadeaux. Ils avaient bien trop souffert et leurs morts se comptaient par millions. Hélas ce que nous ignorions à ce moment-là, c'est que le colonel SS Otto Krikhann avait surpris notre conversation. Ce fou aurait pu nous faire arrêter et fusiller sur le champ, au lieu de cela il nous laissa exécuter notre plan. Le salaud avait prévu de s'emparer des tableaux que nous pourrions sauver de la destruction, lui aussi préparait sa sortie. Les rats quittaient le navire, surtout les galonnés. Fort heureusement les américains arrivèrent à temps pour empêcher l'anéantissement du plus grand « musée » de l'époque.

Un rictus amer se dessina sur la bouche du vieil homme, des images noires traversèrent son esprit. Tant de civils innocents avaient été tués, tant de pauvres soldats comme lui avaient payé cette ignominie de leur vie. Les piédestaux étaient renversés, les héros de pacotille se sauvaient... Seuls les vrais héros dormaient sous les champs de bataille. Ces visions chaotiques bouleversaient le vieil homme et lui tirèrent des larmes.

Il finit par reprendre difficilement.

- Alors nous nous sommes lancés dans l'aventure la plus périlleuse de notre vie. Mes amis et moi nous sommes introduits de nuit dans les galeries, il faut dire que depuis quelques temps la surveillance était bien relâchée. Nous avons subtilisé, non sans mal, car il ne fallait pas faire de bruit, cinq caisses au hasard. Facilement transportables à la main par trois hommes sur quelques dizaines de mètres. Nous les avons dissimulées dans un camion, sous des ordures. Le lendemain, profitant d'une corvée poubelle, mission noble pour laquelle nous étions systématiquement désignés, nous avons conduit le camion en direction du dépôt d'ordures à l'extérieur du village. Notre projet était d'enterrer sur le site les cinq caisses afin de les livrer aux Alliés, le moment venu. Hélas, nous étions attendus en route par la clique d'Otto Krikhann. Ce démon et ses hommes de main nous tombèrent dessus, en nous mitraillant comme des enragés. Les balles explosèrent le pare-brise et les vitres, c'est Hans qui conduisait. Le camion fit une violente embardée et s'arrêta dans un fossé. Karl et moi avons réussi à nous extraire du véhicule, c'est alors que je vis la tête de mon camarade exploser. Ce salaud de Krikhann venait de lui loger une balle dans la tempe, à bout portant. Je pense que ce pauvre Hans n'a pas eu le temps de souffrir. Les balles sifflaient, nos assaillants prenaient soin de ne pas viser le précieux chargement sous les ordures. Karl et moi avons rampé dans le fossé. J'ai senti une brûlure, comme une piqûre de guêpe, à l'épaule. Puis j'ai entendu un cri de douleur juste derrière moi. Karl venait de succomber à son tour.

Tournant la tête j'aperçus le même tueur debout au-dessus de mon camarade, pistolet au poing, canon fumant. Un autre coup de feu fût tiré, sûrement le coup de grâce pour mon camarade. Je rampais alors aussi vite que je pouvais. Je ne dois d'avoir échappé à la mort moi aussi, qu'à une chance inouïe. J'avais une dizaine de mètres d'avance, un petit sentier bordé d'arbustes coupait le fossé rempli d'herbes hautes, je m'y jetai comme un naufragé sur une bouée. Les autres étaient déjà autour du camion, duquel s'échappait une grosse fumée blanche. J'entendais distinctement les cris de ce salaud de Krikhann. Il voulait que les hommes déchargent les caisses, avant que le camion ne prenne feu. Ils ont perdu du temps, c'est ce qui m'a sauvé. Après ils m'ont cherché, les salauds voulaient s'assurer que les témoins gênants avaient tous été liquidés. A trois reprises ils ont failli me dénicher sous le buisson de ronces et de feuilles sous lequel je m'étais glissé. Mon épaule me faisait un mal de chien, écorché je saignais du visage. J'avais même glissé un gros caillou dans ma bouche pour ne pas hurler. Enfin au bout de trente minutes, ils ont décroché. Le risque de tomber sur une patrouille alertée par les coups de feu était trop grand. Un autre camion plus petit est arrivé, les fumiers ont chargé les caisses et le camion est reparti. Le colonel SS resté sur place avec quelques types était dans une rage folle, il me savait en liberté, une menace pour lui. Des éléments du camp ont fini par arriver, j'ai rampé longtemps à couvert d'un bois puis, à bout de forces, je me suis laissé rouler dans un fossé. La mort de Karl et de Hans a été attribuée aux maquisards autrichiens et moi j'ai été porté disparu.

Disparu, quelle connerie ! Durant les heures qui ont suivi j'ai hésité sur la conduite à tenir. Fallait-il que je retourne au camp pour dénoncer ce salaud et sa bande ou devais-je désertier ? A quelques jours de la fin de cette guerre absurde, beaucoup de soldats désertaient. J'ai choisi la deuxième option, de toute façon ma parole contre celle d'un colonel n'aurait pas pesé bien lourd.

Les yeux d'Ulrich roulèrent dans leurs orbites, il était au-delà de l'épuisement. La fin sembla toute proche à sa fille qui fit un signe à Erik.

- Ça y est la faucheuse est là, son couperet m'entame. Vite je dois finir mes amis ! J'en viens à l'essentiel et au pourquoi je vous ai demandé de venir.

- Donc vous avez été blessé dans l'embuscade, comment vous en êtes-vous sorti ? demanda Erik, attentif à tous les détails de cette histoire qui allait, il ne le savait pas encore, changer le cours de sa vie.

- Ne me pose pas de questions maintenant mon bon Erik, je n'ai plus le temps. Oui j'ai été blessé à l'épaule, j'ai perdu énormément de sang et je me suis évanoui dans le fossé. J'ai été réveillé par quelque chose de chaud qu'on me soufflait sur la figure, c'était le mufler d'une grosse vache. La chance pour moi, la seconde de cette journée noire, fût que cette vache avait un propriétaire ou plutôt une propriétaire. Cette dernière vint en fin d'après-midi pour ramener ses bêtes à l'étable. Elle me trouva étendu, le torse et le visage couverts de sang, dans l'impossibilité de me relever. Je la vois encore avoir un geste de répulsion pour mon uniforme. Heureusement pour moi cette femme avait un cœur, elle s'appelait Margrit. Elle a ramené ses bêtes comme chaque soir, puis elle est revenue avec une

brouette et une botte de foin. Cette brave femme m'a transporté caché sous la paille jusqu'à sa ferme. Là elle m'a soigné comme elle a pu. La balle n'avait pas fait trop de dégâts, elle avait traversé mon épaule de part en part. Je suis resté chez elle une dizaine de jours, jusqu'à l'arrivée des américains. Ceux-là appartenaient à une unité spécialisée le M.F.A. chargée de retrouver les œuvres d'art volées et cachées par les nazis. Ils m'ont un peu bousculé au début, puis ils m'ont envoyé dans un hôpital de campagne. Quelques-uns étaient très nerveux, sûrement à cause du grand trésor des SS. Une fois rétabli, ils m'ont enfermé dans un camp improvisé et n'ont cessé de me questionner. Quel avait été mon rôle dans la mine de sel ? Pourquoi je m'étais échappé ? Est-ce que je connaissais d'autres caches que celle d'Altausee ? Quels étaient les hauts gradés SS présents dans le camp ? J'ai dû répondre au moins cinquante fois aux mêmes questions. Bien sûr je leur ai parlé de ce maudit Otto Krikhann et de sa bande de tueurs. J'en ai fait une description aussi détaillée que je pouvais. Mais, quand j'ai voulu savoir s'ils l'avaient retrouvé, ils ne m'ont pas répondu. Plus tard un GI est venu me voir, il avait besoin de parler. Celui-là m'a dit qu'une rumeur courait, faisant état du fait que plusieurs types en civil, avaient quitté la mine à pied et qu'ils auraient payé très cher, un droit de passage des premières lignes. Rumeurs, ou vérité ? En ce qui me concerne je suis à peu près certain que Krikhann faisait partie de ces « civils » en fuite. Et s'il était à pied, c'est qu'il ne transportait pas les tableaux. Il avait dû les cacher quelque part dans le camp avec l'intention de les récupérer plus tard.

Ulrich, à présent était totalement épuisé, accablé de souvenirs douloureux et de fatigue. Il ferma les yeux et ne bougea plus. Un instant Erik crût qu'il venait de mourir mais son bras se déplaça à peine en direction du verre d'eau, sur la table de nuit. Frauke anticipa son geste et lui porta le verre à la bouche. Il rouvrit péniblement les yeux, son souffle court indiquait l'agonie.

- Fort heureusement tout le monde n'était pas fou dans le grand Reich. Un ministre, Albert Speer, avait refusé de faire exécuter les ordres « Néron » de Hitler, ce qui sauva la mine et le trésor. Après, les américains ont transféré les œuvres d'Art à Munich. Jamais le village n'avait vu passer autant de camions. La plupart étaient conduits par des noirs qui descendaient les lacets de la montagne en sifflotant, indifférents à leur précieuse cargaison. On n'a jamais retrouvé ces cinq caisses que nous avons subtilisées. Je pense toujours que ce Krikhann les avait mises en sécurité dans la mine ou non loin, et qu'il est venu les reprendre plus tard. De même, je suis certain que lui et sa clique ont eu le temps de puiser largement dans ce maudit trésor, bien davantage que nos cinq caisses. Ils voulaient surtout des choses facilement monnayables et transportables, pièces d'or, billets, petits objets.

Je l'ai cherché vingt ans durant, j'ai suivi « la ligne des rats » sur deux continents. Un moment j'ai cru tenir une piste avec la filière des nazis exfiltrés en Amérique du Sud. Je crois bien qu'il a dû se terrer là-bas avec les autres, peut-être même avec Bormann lui-même. Je suis allé voir les familles de mes deux camarades, j'ai pleuré avec eux, et bien sûr je leur ai menti. Je leur ai

dit que Hans et Karl étaient morts en véritables héros. Tu parles, nous étions les complices de voleurs, un peu repentis... rien d'autre.

Les yeux du vieillard s'agrandirent comme s'il avait une vision, il battit des bras et tourna sa tête de droite à gauche. Sa fille lui passa un linge humide sur le front, ce geste l'apaisa. Il eut encore la force de murmurer :

- Mes amis, mes bons amis, il faut le retrouver et le punir, pour Hans, pour Karl et pour tous les autres. Il faut retrouver les tableaux et les rendre à leurs propriétaires ou à leur descendance. C'est ce que nous voulions faire. Il faut, il faut...

Ulrich poussa un profond soupir, le dernier. Sa poitrine se creusa, sa tête roula sur le côté. Une autre larme glissait sur sa joue, le vieux venait de mourir. Erik se leva et prit machinalement le pouls du vieil homme. Plus rien.

- C'est fini, il est parti ! dit-il à voix basse, sans regarder Frauke.

- Oui, je sais, répondit-elle en se levant.

La femme sans ostentation ferma les yeux de son père, lui croisa les bras sur la poitrine et remonta le drap, ne laissant apparaître que le visage du mort. Ils restèrent un bon moment à le regarder. Erik, observant sa bouche semi entrouverte, ne put s'empêcher de penser que le vieux voulait encore finir sa phrase. Ses ultimes mots, qui commençaient par « Il faut... ». *Il faut quoi mon cher Ulrich ?* Se demanda Erik. Cet homme emportait dans la tombe d'autres secrets, un chapitre sur une page d'histoire, qui resterait ignoré. A moins que... Frauke sembla sortir d'une prière muette, elle fit

un signe de croix puis lui demanda de la suivre au salon.

XXX

A mille quatre cents kilomètres de là, une petite famille française juxtaposait, sans le savoir, son destin à celui des protagonistes de cette affaire. Deux mondes totalement dissemblables qui, dans l'univers des possibles, allaient entrer en friction. Ces gens, sans histoire et sans soucis particuliers, vivaient dans leur maison située à Paimpol en Bretagne non loin de l'île de Bréhat. Bien que relativement petite, la bâtisse avait le mérite de dresser fièrement ses moellons laiteux sur une éminence rocheuse. Farouchement agrippée à la pierre humide, telle un petit bunker, elle défiait la mer et toutes ses furies depuis plus de cinquante ans. Sylvain Bréhaux ou plutôt le docteur Bréhaux devrait-on dire, en avait fait l'acquisition cinq ans plus tôt. Hélène, sa femme séduite au premier regard, n'avait même pas eu besoin d'en faire le tour pour être conquise. Un grenier poussiéreux, ou une cale de bateau chamboulée par la houle devrait-on dire, coiffait leur maison. On y trouvait tout un fouillis de l'histoire passée de quatre familles, la sienne, celle de sa femme et la leur encore récente, mais aussi celle de l'ancien propriétaire. Un militaire à la retraite, décédé subitement d'une embolie pulmonaire. Au-dessous, un étage pour les chambres, une grande et deux petites. En bas le rez-de-chaussée pour les pièces à vivre et à rire. Sans compter dans le grand salon une robuste cheminée en pierres de lave, dont la gueule en feu vous avalait ses trois bûches pour une veillée normale. Cette famille heureuse, connaissait pourtant une certaine inquiétude. Depuis quelques temps, l'état de santé nerveuse du petit Paul inquiétait

ses parents. Il était fréquent que le garçon se réveille la nuit, en proie à une vive agitation, lançant des cris et des propos incohérents. Propos où revenait chaque fois cette même plainte douloureuse : « *Non ! Non ! Je ne veux pas ! Ça brûle ! Maman, Jeanne, sauvez-vous !* ».

Comment les parents auraient-ils pu savoir à quel point ces cauchemars étaient prémonitoires ? Ils annonçaient le drame qui couvait...

Sylvain restait de longs moments à observer son fils, le médecin qu'il était s'inquiétait chaque jour davantage de son état nerveux. Le petit était agité de crises nerveuses suivies d'accès de tristesse qui le déroutaient. Un enfant triste est un enfant qui ne va pas bien. Il prit rendez-vous avec un confrère, pédo-psychiatre à saint Briec, ce dernier suggéra plusieurs pistes à suivre dont la bipolarité et la précocité. Rien concernant ce qui aurait pu être des crises prémonitoires. Crises qui se déclenchaient très majoritairement quand l'enfant était seul. Et pourtant la vie suivait son cours paisible dans la petite maison familiale...

Les jours où le soleil leur faisait le plaisir d'être leur hôte, ils petit-déjeunaient sur la terrasse face à la mer. Parfois leurs voisins proches les rejoignaient, pour le plus grand plaisir des enfants. Lui, Louis Gautier, avait exercé la respectable fonction de notaire spécialisé dans les œuvres d'art. Sa femme Sandrine, pour sa part s'était totalement adonnée à la peinture. Passion qu'elle exerçait toujours, et qui l'amenait de temps à autre, à exposer ses œuvres dans la galerie d'une amie. Hélène n'aimait pas trop son style souvent

monochrome, qu'elle trouvait à la limite du lugubre. Elle y voyait même de mauvais présages, Sylvain se plaisait à assimiler ces œuvres au fameux test de Rorschach, test projectif bien connu. Ainsi laissait-il libre cours à son imagination, étonnant parfois l'artiste elle-même. Il leur trouvait *une passion pour la peinture un peu trop débordante à son goût*. Un jour son petit Paul arrêté devant une toile dans le hall des Gautier, appela son père et lui dit : « *Regarde papa ! C'est le feu noir !* ». Une fois encore l'enfant l'avertissait, mais il était trop impliqué dans son quotidien heureux pour le comprendre. Cette phrase étrange prononcée par son fils le hanterait plus tard. Les pressentiments que d'autres appellent intuitions ne devraient jamais être négligés, ils entrouvrent de petites portes sur des futurs probables qui, s'ils étaient pris au sérieux et traités, pourraient éviter les pires tragédies.

Le gros petit-déjeuner familial pouvait ainsi durer plus d'une heure, pour peu que les sujets de conversation prissent une tournure captivante pour tout ce petit monde. On discutait, on proposait, on débattait, on... on était heureux ou presque.

Après, les enfants s'envolaient vers la plage, la tête pleine de projets de construction de châteaux, de forteresses de sable et de tunnels, les bras chargés de seaux, de pelles et de râpeaux. Jeanne portait en collier le petit appareil photo instamatic que son père lui avait offert pour ses dix ans. Sa passion était de photographier tous les oiseaux de mer qu'elle saisissait à sa portée. Ces petits korrigans, gardiens des trésors des collines et du ciel avaient là-bas paraît-il, une cachette où chaque jour grossissait un trésor de

coquillages, d'éclats de nacre et d'autres choses mystérieuses...

Hélas les parents n'avaient pas accès à cette autre caverne d'Ali baba, leurs yeux de « grands » auraient sûrement dévalué leur butin, argumentaient les petits pour justifier leur interdiction.

Hélène jetait au vent ses recommandations de prudence, interdiction de se baigner seuls, de manger quoi que ce soit qui ne fût pas de la maison. Mais surtout, interdiction de suivre un inconnu... Elle ne mentionnait jamais l'inconnue qui, pour Sylvain, eut pu être tout aussi dangereuse. Alors, à moitié rassurée seulement, elle s'emparait du grand panier de raphia tressé suspendu à son clou et débarrassait la table familiale. Elle entassait d'un geste assuré vaisselle et reliefs en une forme de pyramide précaire, dont elle seule pouvait assurer la sécurité du transport jusqu'à l'évier. Elle glissait sur les dalles de la terrasse pour disparaître dans sa cuisine. Livré à lui-même Sylvain effectuait le tour du propriétaire, inspectant la clôture et la pousse au jardin. Des gendarmes étaient venus l'informer que de nombreux cambriolages avaient été perpétrés depuis plusieurs semaines. Une opération "voisins vigilants" avait été mise sur pied. Il s'y associa bien volontiers et participa aux réunions de quartier organisées sur ce thème et dont le président n'était autre que son voisin Louis Gautier.

XXX

Dans le salon bourgeois, la grosse pendule n'égrenait plus les heures. Frauke avait arrêté le balancier de cuivre, une lame circulaire qui, dans ses va et vient, donnait l'impression de trancher le temps. Une vieille tradition voulait que l'on débute un deuil en suspendant le temps. Illusion que tout cela, le temps filait sa laine de quotidien avec la pelote des uns et des autres. Erik, sur une invite de la femme, prit place dans un profond fauteuil de cuir marron. En face de lui se trouvait, suspendue au centre du mur, une grande toile peinte, représentant une Scène de chasse à courre aux cerfs, sur fond de château et paysage lacustre. C'est vrai pensa Erik, Ulrich était amateur de chasse, ils avaient eu l'occasion d'échanger sur le sujet. A droite dans un angle, était posé un cadre enfermant une autre photo de famille posant devant un large parterre floral. Selon toute vraisemblance il s'agissait d'Ulrich et de sa femme en compagnie d'une fille en bas âge et d'un adolescent en pantalons courts. Frauke dut capter son regard car elle parla aussitôt :

- Cette photo a été prise en 1965 devant le château de Schönbrunn à Vienne. Ma mère adorait le visiter, surtout le parc et les fleurs. Elle avait toujours un bouquet de fleurs fraîches à la maison. Mon père ne manquait pas de la taquiner en lui disant qu'elle devait avoir du sang bleu dans les veines, pour aimer autant les châteaux.

- Et le garçon à côté de vous ? demanda Erik qui se doutait de la réponse.

- Mon frère, Peter, il est mort !

Percevant derrière la sécheresse de la répartie de vieilles plaies encore vives, Erik n'insista pas. Le sujet devait être trop douloureux sûrement. Il allait passer à autre chose, quand Frauke reprit avec une sorte de voile dans la voix.

- La mort de mon frère est peut-être liée à l'affaire pour laquelle mon père vous a demandé de venir. En tous les cas, lui l'a toujours cru. Peter a été renversé par une voiture alors qu'il revenait du lycée. La voiture, aux dires d'un témoin, a délibérément foncé sur lui, l'a renversé et ne s'est pas arrêtée. Le témoin a eu la présence d'esprit de relever le numéro du véhicule, les policiers nous ont dit qu'il avait été volé le matin même. Mon pauvre frère a mis une semaine pour mourir, ma mère a failli devenir folle de chagrin. Je suis sûre que ce traumatisme a été un facteur déclenchant pour son cancer du sein qui l'a emportée un an après.

Erik fronça les sourcils, cet accident qui n'en était pas un, l'intéressait subitement. Il demanda :

- Et le témoin en question, est-ce qu'il a vu le visage du conducteur ?

- Non pas vraiment, il a même dit que le type qui conduisait devait porter une sorte de masque, car son visage était tout blanc, comme poudré. En plus, il avait d'épaisses lunettes noires et une casquette à large visière. Bien sûr la description n'a rien donné, de même que l'enquête d'ailleurs. D'ailleurs l'affaire a été classée. Un peu vite à notre goût, mon père a fait jouer ses relations, en vain.

Erik allait objecter que dans ce cas le conducteur pouvait tout aussi bien être une femme, mais il se tut et

garda cette idée pour lui. Ce meurtre ne l'étonnait pas de la part d'anciens SS, ou de fanatiques « idolâtres » du glorieux troisième Reich. Ces malades se complaisaient dans le mal et la violence et la fin du millénaire avait vu leur influence augmenter sensiblement. En février 2000 avait éclaté une véritable "crise autrichienne de l'Europe", les comportements anti slovènes, anti tchèques ou encore anti tziganes roumains se multipliaient. Or les gouvernements successifs n'avaient eu que trop tendance à se focaliser sur les mouvances d'extrême gauche, "oubliant les fascismes de droite" qui ne demandaient qu'à renaître. Erik, à l'époque, avait rédigé un mémoire sur la question, sans avoir obtenu un quelconque retour de sa hiérarchie.

Frauke, de son côté, observa un temps de silence. Immergée dans ses souvenirs douloureux. Ce père, "Don Quichotte" des temps modernes, lui manquait déjà. A présent elle devenait l'unique survivante d'une famille fusionnelle, où elle avait grandi dans le bonheur et l'affection. Elle afficha un sourire un peu forcé, et finit par reprendre le fil de la conversation.

- Classée pour eux, mais pas pour mon père en tous cas. Pour lui la mort de mon frère n'était que la vengeance de ceux qu'il poursuivait. Un ultime avertissement en quelque sorte. Il en savait trop...

- Que voulez-vous dire par là ? questionna Erik qui avait sa petite idée.

- Je ne vais pas vous répondre tout de suite. D'abord je veux vous montrer quelque chose. Attendez-moi et servez-vous quelque chose, le bar se trouve dans la commode derrière vous.

Erik ne doutait pas que l'organisation contre laquelle Ulrich avait lutté une partie de sa vie était capable de tout pour intimider et neutraliser ceux qui se mettaient en travers de sa route. Il se remémora cette affaire où neuf immigrés avaient été tués par un trio de nazis terroristes au début des années deux mille. Des types du même acabit devaient travailler pour l'organisation contre laquelle il entrait en lutte. Il éprouva un petit frémissement à l'idée de se lancer dans cette aventure. Les nazillons ne l'impressionnaient pas plus que ça. En revanche la quasi impunité politique dont leurs leaders d'extrême droite jouissaient, lui paraissait être un obstacle plus sérieux.

Se retournant, il ouvrit la porte en chêne du bar, et opta pour un excellent whisky, un Yoichi bourbon Wood. Ce vieil Ulrich était un connaisseur, reconnut-il en se servant un fond de verre. « *Que ta terre d'Autriche, te soit légère vieux camarade !* » dit-il intérieurement, en portant un toast à la mémoire de son ami. En dépit des lieux cossus et de l'atmosphère détendue il sentait au fond de lui que l'affaire qu'il aurait à traiter serait différente de celles qu'il avait connues. Ce n'était pas une banale affaire de crime passionnel ou de règlement de compte. Non, c'était plus insidieux, plus noir et surtout cela relevait du Mal organisé. Quelque chose lui disait qu'il allait franchir la ligne rouge et que, dès lors il avait autant de chances de s'en sortir que de risques d'y laisser sa peau. Il avait encore le temps de reculer, mais le mort dans sa chambre et la femme dans la sienne, lui commandaient de rester. Mentalement il planta le décor.

D'un côté d'anciens SS comme cet Otto Krikhann, probablement dissimulés sous des noms d'emprunt, voire ayant subi une chirurgie esthétique, grande spécialité en Argentine. Des parias dotés d'une réelle influence dans les milieux politiques, donc très dangereux. Vieux tueurs impitoyables, appuyés par des réseaux de sympathisants fanatisés. Riches à millions, tirant leur argent de divers trafics, notamment celui d'œuvres d'art volées, valant des fortunes.

De l'autre côté, un client et ami, Ulrich, chasseur de nazis, obsédé par l'idée de justice ou de vengeance, relayé par sa fille tout aussi déterminée.

Le tout sur fond de trame internationale, impliquant sûrement d'autres organisations criminelles redoutables, lesquelles ne manqueraient pas de compliquer son action. Ce d'autant plus qu'il ne pourrait pas compter sur l'aide des services officiels. Il pesa le pour et le contre et arrêta sa décision, il irait jusqu'au bout... David contre Goliath, mais sans sa fronde.

Heureusement ses papilles furent délicieusement envahies par l'arôme boiseux du whisky, il lui fit un peu oublier ses sombres perspectives d'avenir. Il reposait son verre en claquant la langue de plaisir quand Frauke revint le rejoindre. Elle l'invita à s'asseoir à la table de la salle à manger attenante au salon. Sous son bras était serré un dossier assez conséquent. Il remarqua qu'elle en avait profité pour se repoudrer et se parfumer. Tiens ! Tiens ! Sourit-il en faisant mine de se concentrer.

- Voici en quelque sorte le testament de mon père. Il a, comme vous le voyez, constitué un dossier volumineux qu'il a intitulé « La traque du rat ».